

## Elles

Le coup de feu résonna, mais elle ne l'entendit pas. Elle était déjà partie, à l'instant même où tout avait commencé.

### Vendredi 22 Mars

Nous étions enfin en sécurité. Notre nouveau chez-nous n'était pas bien grand, mais assez confortable pour trois. Je remerciai notre logeur, qui m'expliqua pour une énième fois qu'il était disponible à tout moment, il nous suffisait d'aller frapper à sa porte. Il rajouta que nous devions être prudentes : les voisins ne devaient pas remarquer nos habitudes. La lumière devait être fermée dès le début la nuit et le jour, il fallait que les rideaux soient tirés de sorte que personne ne nous voit. Là encore, hochai la tête, ayant perdu mon assurance. Bien qu'ayant enfin un toit, nous n'avions pas vraiment le droit d'être ici. Je donnai une liasse de billets au vieux barbu qui nous salua et tourna les talons. Tirant les rideaux, je fis un rapide tour du propriétaire. L'appartement était petit : seulement deux pièces. D'un côté, la chambre avec son unique lit double et son lavabo, de l'autre la pièce à vivre avec sa petite cuisine et une table en bois munie de deux bancs. Les toilettes étaient sur le palier. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était chez nous. J'ai pris la mère et son enfant dans mes bras, le petit riait aux éclats, il semblait heureux. Sa mère aussi, ses pommettes rosées illuminaient ses petites taches de rousseur. Je l'enlaçai et l'embrassai sur le nez, le sourire aux lèvres.

### Mardi 2 Avril

J'avais mis beaucoup d'argent de côté pour ce moment. Trois fois par semaine, quand je revenais du travail, je mettais une partie de mon salaire sous une latte factice. Un jour, j'ai dû me rendre à l'épicerie et acheter quelques vivres. Or, au lieu d'emprunter le chemin habituel, je pris la direction opposée. Je marchai quelques minutes puis tournai au coin d'une rue. La porte d'une grange s'ouvrit sur une vieille dame portant un carton lui cachant le visage. Elle posa le carton et m'invita à m'approcher d'un geste de la main. Arrivée à son niveau, elle m'ouvrit la boîte. Émerveillée, je la pris dans mes bras en la remerciant. Je repartis à ma maison encombrée d'un gigantesque carton, mais plus légère d'au moins un mois de salaire. Une fois arrivée, je rangeai le carton dans le sous-sol de notre appartement puis je remontai. Elle était là parfaitement réveillée avec le bébé dans ses bras. Lui dormait à poings fermés. Elle le regardait amoureuxment se coller contre elle dans son sommeil. Elle avait fait réchauffer un peu de pain dans le four pour son petit déjeuner, l'odeur rassurante de la mie tiède et de la croûte restée trop longtemps au chaud me mettait l'eau à la bouche. Quand elle me vit, elle sourit. Je fis mine de courir vers elle et l'embrassai. Je lui tendis un bouquet en lui souhaitant un bon anniversaire. Elle sourit de plus belle.

Nous venions de finir notre maigre repas de fête lorsque je redescendis à la cave. Le carton dans les bras, je remontai l'escalier avec précaution. Je posai le carton sur la table. Elle m'interrogea du regard, son sourcil se leva. Le bébé, calé dans mes bras, se mit à rire. Sa mère sourit, débloquent une fossette que je croyais disparue. Précautionneusement, elle souleva le couvercle, son regard s'immobilisa. Lentement, elle tourna la tête vers moi,

secouant sa tête de droite à gauche. Je souris, elle m'embrassa. Le gâteau que je lui avais choisi, bien que modeste, semblait lui plaire. Nous n'en avions pas mangé depuis le début de l'occupation et nous ne pensions pas pouvoir en remanger un jour. Je garderais toujours en tête son regard quand elle goûta la première part.

### Jeudi 18 avril

Le soleil avait depuis bien longtemps lâché son dernier soupir, forcé à se cacher des nuages noirs. L'orage arrivait, et le bébé le sentait. Il était agité et refusait de dormir. Dans le grand lit de la chambre, il faisait si lourd que personne ne dormait, bien que nous étions tous épuisé. Comprenant que le sommeil n'arrivait pas, je décidai de me lever pour boire un peu. Le petit commença à pleurer, et rien ne pouvait le calmer, même le fredonnement apaisant de sa mère. Un éclair zébra le ciel, il hurla. Sentait-il ce qu'il allait se passer ? On dit souvent que les bébés ressentent ce genre de choses avant même que nous en prenions conscience. On entendit alors des coups à la porte du bas, frappés avec force à la porte de notre logeur. D'un air entendu, je regardai la mère de l'enfant en larmes : il fallait que celui-ci se taise, ou nous serions découvertes. Bien que notre logeur nous ait autorisé à rester grâce aux mois de salaire que je lui avais laissé, nous n'étions pas censées être ici, encore moins pour ces hommes en uniforme voulant entrer. Il ne fallait pas que nous soyons découvertes. Nous devions nous taire. Faire comme si nous n'existions pas. Encore une fois. Je posai mon index sur les lèvres du bébé. Il me regarda de ses yeux ronds et gémit. Je le priai du regard de se taire mais sentant ma peur et celle de sa mère, il se remit à pleurer. Je tentai de me calmer, apaisant ma respiration. En bas, le logeur avait laissé entrer ses visiteurs nocturnes. Ils parlaient fort avec un accent incompréhensible. Je cru comprendre qu'ils avaient été pris de court par l'orage alors qu'ils patrouillaient et qu'ils voulaient rester ici le temps de la météo se calme. La voix de notre logeur vacilla quand il acquiesça. Lui aussi priait pour ne pas qu'on nous remarque. Si nous étions fugitives, il était complice et son sort équivalait au notre.

Le petit sembla enfin comprendre qu'il devait se taire. Dans les bras de sa mère, il sanglotait sans bruit. Mais alors que l'orage touchait à sa fin, les hommes décidèrent de faire le tour du propriétaire. Ils expliquèrent à notre propriétaire que des rumeurs circulaient en ville, insinuant que deux femmes fréquentaient souvent la maison. Des gouttes de sueurs perlèrent sur mon dos tandis que je me noyais dans ma honte. Comment avais-je pu être aussi sotte à ce point. On ne peut jamais rester caché. Il y a toujours quelqu'un, qui en quête de reconnaissance, passe sa vie à commérer. Bien sûr que nous n'étions pas discrètes, comment aurions-nous pu ? Les hommes allaient nous voir, à trois dans un seul lit dont une femme aux cheveux coupés courts et à l'allure d'une putain. Nous allions mourir comme ça, fusillées sur place et le petit ne verrait jamais l'été. Il ne connaîtrait pas la sensation du soleil sur une peau propre, si ne gazouillis des oiseaux au début du printemps. Il n'aura pas une seule fois de sa vie regardé les étoiles avec quelqu'un pour qui il est toute sa vie, allongé sur un drap une nuit d'été. Il aura juste connu la peur fondée d'être découvert, le besoin vital de se cacher et la crainte du moindre craquement de parquet.

Des pas résonnèrent dans l'escalier. Une échappatoire, vite. Ils se rapprochèrent du palier. Une idée, quelque chose à faire. Des pieds se frottèrent au paillason. De l'aide, s'il vous plaît, de l'aide.

La poignée de la porte tressais, elle était fermée à double tour. Le logeur expliqua dans un allemand bancal que notre appartement était en fait la chambre de sa mère défunte. Il ne

voulait plus la revoir une seule fois dans sa vie car le deuil n'était pas encore fait. La clé avait été, d'après lui, jetée dans un fleuve des années auparavant.

Les hommes voulurent forcer la porte à coups d'épaules. Nous retînmes notre souffle. Elle résista. Un autre coup retenti, les gongs tressaillirent mais la porte resta fermée. Le petit se mit à bouger, la main de sa mère abatis sur sa bouche avant son cri. Un dernier coup en vain et le silence envahi la pièce. Derrière la porte, nous entendîmes les hommes descendre et la porte d'entrée claqua. Le logeur avait dû leur dire de revenir le lendemain quand il aurait fait appel à un serrurier pour vérifier la chambre.

La porte d'enter claqua.

Le petit s'autorisa enfin à crier.

Nous dûmes quitter les lieux avant l'aube.

### Dimanche 21 Avril

Quand elle entra dans la dernière salle, je senti son corps se tendre. Sous le bandeau lui couvrant les yeux, elle devait percevoir les rayons du soleil à travers les rideaux. Elle tendit la main pour en attraper un, je vis un léger sourire illuminer rapidement son visage. Elle tourna la tête vers moi et je lui rendis la vue. Ses paupières papillonnèrent quelques instants, dessinant de fines ombres sur ses joues.

C'est alors qu'elle le vit : son regard qui, depuis des jours était caché sous un voile de tristesse, se mit à luire. Elle leva ses mains vers son visage puis à ses yeux. Une larme glissa le long de sa joue, et cette fois elle ne chercha pas à l'essuyer ; elle la laissa couler, en entraînant d'autres avec elles.

Le petit gémit dans mes bras, sa mère se releva puis le calma d'un geste doux. Elle lissa d'une main sa robe blanche. Elle détestait le moindre pli. Elle disait que ça la stressait. Elle s'avança vers le piano d'un pas hésitant et s'assit sur le petit banc. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas vu de piano, alors en jouer était irréel. Pendant quelques instants, elle laissa ses doigts parcourir les touches abîmées par le temps. On aurait dit que ses mains frêles s'osaient pas les actionner. Soudainement, ses mains se mirent à danser sur les touches, laissant une mélodie s'échapper de l'instrument. Calme au début, elle devint de plus en plus rapide et s'accompagnèrent rapidement d'un chant étrange. Lorsque sa voix résonna pour la première fois, je cru à un miracle. Depuis notre renvoi, elle se muait dans un silence sans fin. Ce chant devait être pour elle comme une libération. Elle qui n'exprimait jamais vraiment ses pensées les laissait toujours s'échapper en musique. Son chant laissait déferler ses émotions : peur pour le petit, volonté de retracer les lignes du passée, envie de partir, haine des hommes au fusil, rage contre Lui à cause de qui nous étions cloîtrées jour et nuit de peur que Ses hommes nous fusillent...Mais au-dessus de tout, je comprenais en elle un véritable soulagement de pouvoir enfin se livrer, sans angoisse d'être retrouvé. Ici, perdu dans la campagne, nul ne pouvait entendre son cri désespéré, son appel à l'aide et à la haine. Ici, elle pouvait enfin être elle-même. Elle savait que cela ne pouvait pas durer longtemps, que le lendemain il ne faudrait faire aucun bruit et faire comme si nous n'existions pas, mais en cet instant elle ne s'en souciait pas. Elle ne formait qu'un avec l'instrument, et jusqu'au bout de la nuit elle continua sa chanson. Je m'endormis en regardant ses mains jouer à la lumière de la lune.

Vendredi 3 mai

La maison me semblait calme quand je rentrais ce soir-là. La faible lumière de l'âtre n'était pas allumée, le ronflement du petit ne résonnait pas dans l'entrée. La cuisine était déserte et il n'y avait pas une assiette prévue pour moi sur la table de bois. Peut-être était-elle fatiguée, et allée se coucher plus tôt que d'habitude. Il n'était pas tard pourtant, aujourd'hui j'avais réussi à écourter la visite de mon client. Je pris donc l'escalier menant à la chambre. Silence. Aucun bruit à l'étage, même pas une respiration. Je tata les bords du lit. Vide. Elle n'était pas dedans, le petit non plus. Dans ma poitrine, je sentis mon cœur battre plus fort. Je fis le tour des pièces. Salle d'eau : rien que le bruit du robinet gouttant. Pièce à vivre : les cendres de l'âtre étaient froides. Je montai au grenier, peut-être avait-elle voulu regarder les étoiles, après tout, la lune brillait ce soir et aucun nuage ne souhaitait la cacher. Mais aucun rire n'émanait du grenier. Je vérifiai la cave, la porte était fermée. Elle était vide.

Mais où était-elle. Elle n'avait pas pu partir ! C'était impossible. Je ne m'étais absentée seulement deux heures. Avant que je parte, elle était au piano avec son fils, tout allait bien, elle semblait heureuse. Le piano ! Bien sûr ! Il était dans la grange, abandonné par les anciens propriétaires de la maison. Je sortis en courant de la maison, dérapa presque sur les mauvaises herbes et enclencha la porte. La lune était claire cette nuit, pour la première fois de ma vie, je l'ai regretté. Les pâles rayons de l'astre lunaire se découpaient au sol, formant des halos à certains endroits précis. Le clapet du piano était encore ouvert, l'encre d'un stylo ouvert s'étendait sur une partition à peine commencée. Sur une botte de paille, je la vis. Sa robe blanche était froissée par endroit. Sa main était tendue vers le petit gisant à ses côtés, ses yeux étaient clos comme si elle dormait. Sauf qu'elle ne dormait pas. Une tache sombre sur son front, une autre dans le ventre du bébé. Voilà tout ce que je vis avant de m'effondrer. Elle était ma raison de vivre. Ma raison de me lever le matin, de sourire tout au long de la journée. Pour elle, j'endurais chaque soir la douleur infligée par mes clients. Pour la voir sourire, je m'étais transformé en son bouclier. Pour son fils, j'étais une seconde mère. Je l'avais bercé. Je l'avais nourri. Je lui avais appris à rire. Je ne comptais plus le nombre de soir passé à lui raconter des histoires pour le voir partir dans les bras de morphée.

Mais il me restait tellement de chose à faire. Tous deux n'avaient jamais vu la mer, je ne les avais jamais emmenés à Paris. Ils n'avaient jamais voyagé au-delà de leurs régions. Je ne les avais jamais embrassés devant un coucher de soleil au sommet d'une montagne. Ils n'avaient jamais vu l'aube sur les plaines. Elle n'était jamais montée à cheval. Il n'avait pas une seule fois rencontré un chat. Il n'avait pas connu l'amour. Elle, si, mais n'avait pas eu assez de temps pour le vivre.

Il m'avait tout pris.

Ils avaient perdu la vie par Sa faute.

Mais j'étais impuissante.

Le lendemain, j'allai place publique.

Je déversai ma haine contre Lui sur un homme en uniforme.

